

# *Sur la naissance du comte de Paris*

*De tant de jours de deuil, de crainte et d'espérance,*

*De tant d'efforts perdus, de tant de maux soufferts,*

*En es-tu lasse enfin, pauvre terre de France,*

*Et de tes vieux enfants l'éternelle inconstance*

*Laissera-telle un jour le calme à l'univers ?*

*Comprends-tu tes destins et sais-tu ton histoire ?*

*Depuis un demi-siècle as-tu compté tes pas ?*

*Est-ce assez de grandeur, de misère et de gloire,*

*Et, sinon par pitié, pour ta propre mémoire,*

*Par fatigue du moins t'arrêteras-tu pas ?*

*Ne te souvient-il plus de ces temps d'épouvante*

*Où de quatre-vingt-neuf résonna le tocsin ?*

*N'était-ce pas hier, et la source sanglante*

Où Paris baptisa sa liberté naissante,  
La sens-tu pas encor qui coule de ton sein ?

A-t-il rassasié ta fierté vagabonde,  
A-t-il pour les combats assouvi ton penchant,  
Cet homme audacieux qui traversa le monde,  
Pareil au laboureur qui traverse son champ,  
Armé du soc de fer qui déchire et féconde ?

S'il te fallait alors des spectacles guerriers,  
Est-ce assez d'avoir vu l'Europe dévastée,  
De Memphis à Moscou la terre disputée,  
Et l'étranger deux fois assis à nos foyers,  
Secouant de ses pieds la neige ensanglantée ?

S'il te faut aujourd'hui des éléments nouveaux,  
En est-ce assez pour toi d'avoir mis en lambeaux

*Tout ce qui porte un nom, gloire, philosophie,  
Religion, amour, liberté, tyrannie,  
D'avoir fouillé partout, jusque dans les tombeaux ?*

*En est-ce assez pour toi des vaines théories,  
Sophismes monstrueux dont on nous a bercés,  
Spectres républicains sortis des temps passés,  
Abus de tous les droits, honteuses rêveries  
D'assassins en délire ou d'enfants insensés ?*

*En est-ce assez pour toi d'avoir, en cinquante ans,  
Vu tomber Robespierre et passer Bonaparte,  
Charles dix pour l'exil partir en cheveux blancs,  
D'avoir imité Londres, Athènes, Rome et Sparte ;  
Et d'être enfin Français n'est-il pas bientôt temps ?*

*Si ce n'est pas assez, prends ton glaive et ta lance.*

*Réveille tes soldats, dresse tes échafauds ;  
En guerre ! et que demain le siècle recommence,  
Afin qu'un jour du moins le meurtre et la licence  
Repus de notre sang, nous laissent le repos !*

*Mais, si Dieu n'a pas fait la souffrance inutile,  
Si des maux d'ici-bas quelque bien peut venir,  
Si l'orage apaisé rend le ciel plus tranquille,  
S'il est vrai qu'en tombant sur un terrain fertile  
Les larmes du passé fécondent l'avenir ;*

*Sache donc profiter de ton expérience,  
Toi qu'une jeune reine, en ses touchants adieux,  
Appelait autrefois plaisant pays de France !  
Connais-toi donc toi-même, ose donc être heureux,  
Ose donc franchement bénir la Providence !*

Laisse dire à qui veut que ton grand cœur s'abat,  
Que la paix t'affaiblit, que tes forces s'épuisent :  
Ceux qui le croient le moins sont ceux qui te le disent.  
Ils te savent debout, ferme, et prête au combat ;  
Et, ne pouvant briser ta force, ils la divisent.

Laisse-les s'agiter, ces gens à passion,  
De nos vieux harangueurs modernes parodies ;  
Laisse-les étaler leurs froides comédies,  
Et, les deux bras croisés, te prêcher l'action.  
Leur seule vérité, c'est leur ambition.

Que t'importent des mots, des phrases ajustées ?  
As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin ?  
Es-tu libre ? Les lois sont-elles respectées ?  
Crains-tu de voir ton champ pillé par le voisin ?  
Le maître a-t-il son toit, et l'ouvrier son pain ?

*Si nous avons cela, le reste est peu de chose.*

*Il en faut plus pourtant ; à travers nos remparts,*

*De l'univers jaloux pénètrent les regards.*

*Paris remplit le monde, et, lorsqu'il se repose,*

*Pour que sa gloire veille, il a besoin des arts.*

*Où les vit-on fleurir mieux qu'au siècle où nous sommes ?*

*Quand vit-on au travail plus de mains s'exercer ?*

*Quand fûmes-nous jamais plus libres de penser ?*

*On veut nier en vain les choses et les hommes :*

*Nous aurons à nos fils une page à laisser.*

*Le bruit de nos canons retentit aujourd'hui ;*

*Que l'Europe l'écoute, elle doit le connaître !*

*France, au milieu de nous un enfant vient de naître,*

*Et, si ma faible voix se fait entendre ici,*

*C'est devant son berceau que je te parle ainsi.*

*Son courageux aïeul est ce roi populaire*

*Qu'on voit depuis huit ans, sans crainte et sans colère,*

*En pilote hardi nous montrer le chemin.*

*Son père est près du trône, une épée à la main ;*

*Tous les infortunés savent quelle est sa mère.*

*Ce n'est qu'un fils de plus que le ciel t'a donné,*

*France, ouvre-lui tes bras sans peur, sans flatterie ;*

*Soulève doucement ta mamelle meurtrie,*

*Et verse en souriant, vieille mère patrie,*

*Une goutte de lait à l'enfant nouveau-né.*

*Alfred de Musset (1810-1857)*